

CITOYENS,

C'EST ce nom même que je me propose en ce moment de contempler avec vous : daignez me prêter une oreille attentive ; il s'agit de vous-mêmes.

CITOYENS!.... quel nom je prononce!

Elles ont donc disparu à jamais ces dénominations abjectes et barbares de *sujets*, *de vassaux*, *de vilains*, *d'hommes de post*, *de roturiers et d'esclaves*. La Révolution est une création nouvelle ; enfin nous sommes faits Hommes; nous sommes redevenus dignes de l'Être Suprême, qui n'a pû qu'être outragé pendant le trop long-tems, où la tyrannie dégradoit son plus sublime ouvrage, au point de le confondre avec la glèbe.

Dans ces siecles de servitude, la vertu, la

morale, notre raison ce don céleste, étoient comprimés, étouffés par le joug monarchique. Alors tous les crimes des cours, circulant dans la masse, par le canal des plus funestes exemples, avoient mis l'intrigue et le vice en honneur; l'espèce humaine étoit abâtardie, au point, qu'il y avoit une sorte de hardiesse à marcher dans la route presque déserte de de la probité et des bonnes mœurs.

Les tems sont arrivés du retour aux vertus primitives; la Liberté, l'Égalité, la République une et indivisible, ont été proclamées par la volonté générale: une noble émulation va donc enfanter des prodiges en talens, en civisme: tout Républicain va, de concert, s'efforcer à mériter de s'estimer lui-même, en obtenant l'estime de ses frères.

Un des grands moyens pour la mériter, cette estime publique, ce sera d'être toujours dignes de la qualité glorieuse de Citoyen, qui est le prix de la victoire remportée sur le trône; c'est ce nom chéri, qui doit pénétrer nos ames des plus délicieuses affections, qui doit aussi nous faire aimer nos devoirs, pour les remplir avec une inébranlable fidélité.

C'est sous ces deux aspects, que je vais tacher de l'envisager, pour échauffer les bons

sentimens de l'ame, et pour nous animer tous à l'amour du bien. Frères et amis, daignez me suivre.

Je dis donc que, comme Citoyens nous devons avoir les sentimens les plus doux, les plus fraternels les uns pour les autres : ce sera au langage du cœur à se faire entendre, sous ce premier point de vue.

Il en est un second, comme je l'ai annoncé, sous lequel, cette qualité auguste dont nous sommes revêtus, doit être encore considérée ; c'est par rapport aux obligations qu'elle nous impose envers la Patrie ; à cet égard, c'est au langage énergique du patriotisme, qu'il doit appartenir de tracer ces devoirs sacrés, qui devouent à la République tous les talens, toutes les facultés, toute notre existence individuelle et générale.

Accordez-moi quelques instans, CITOYENS, pour vous développer ma pensée et mes sentimens sur ces deux considérations relatives à ce nom devenu notre plus prétieuse propriété.

Ce nom, je le dis avec complaisance, est le germe fécond des sentimens les plus touchans de l'ame ; c'est une source abondante, d'où découleront tous les charmes purs de la société,

cette bienveillance mutuelle, cette communication facile de lumières avec ceux qui, moins exercés, n'en sont pas moins par leur tact sûr, par leur patriotisme vrai, par la droiture de leurs vues, les plus fermes appuis de la chose publique.

Entre concitoyens, se multiplieront à l'envi cette aménité de caractère, cette affabilité réciproque et sincère, qui sera la phisionomie de la candeur et de la vérité. Non: des frères ne pourront désormais se tromper les uns les autres; ils ne voudront jamais travestir la cordialité et la confiance, en des masques perfides; ils baniront les flagorneries mensongères, pour ne tenir que le langage pur de l'amitié et de la concorde.

Cependant, ne nous le dissimulons pas, il n'y a encore que trop d'obstacles à surmonter, pour jouir pleinement des bienfaits de notre Révolution, pour hâter cette jouissance inéffable du bonheur du peuple: pour y concourir, autant qu'il est en nous, voici ce qui me paroit bien essentiel pour parvenir à ce but si désirable.

Nous sommes tous concitoyens; bannissons donc de la grande famille, l'égoïsme, ce fléau

destructeur de tout bien, de tout effort généreux pour la félicité publique.

Qu'est-ce que l'égoïste? c'est un être malfaisant, qui s'isole au milieu de la société; qui ne voit, n'agit, ne respire que pour son intérêt personnel. Se trouve-t-il contraster fréquemment avec l'intérêt public, n'importe, l'égoïste ne balancera pas dans son choix; il a des yeux trop foibles pour voir au-delà de sa sphère étroite; et s'il est ambitieux, s'il est cupide, qu'elle barrière opposera-t-il aux forfaits, auxquels il se trouvera comme entraîné, par la malheureuse habitude de ne considérer que lui-même, dans toutes ses démarches?

J'étonne, peut-être, en attribuant à l'égoïste un penchant facile, même pour les forfaits; cependant ce n'est pas un paradoxe: or, donnons nos preuves, pour faire rentrer en eux-mêmes ceux qui pourroient être d'une trempe aussi fatale pour eux et pour les autres. Il est loin de moi, de faire ici quelqu'application à aucun de ceux qui m'écoutent. S'il a été un tems où abusant de notre loyauté et de notre confiance, des séducteurs ont tenté d'envelopper cette Section dans des projets sinistres. Catilina n'est plus dans Rome; s'ils nous ont

conduits jusqu'au bord de l'abîme, nous sommes régénérés.

Cependant, pour confondre l'égoïste, rappelons les malheurs des derniers tems, répendus sur la République entière. Imaginera-t-on qu'elles eussent pû faire tant de progrès, ces crises déplorables, et dont nous gémissons encore, sans la foule d'égoïstes si susceptible de tous les genres de séduction, parce qu'ils ont l'ame vide des grandes idées qui se portent vers la félicité de tous.

Croira-t-on que le fédéralisme inique et matricide eût pu répandre aussi loin ses funestes poisons, sans ces égoïstes disposés par leur nature dépravée, à prêter l'oreille au langage perfide de l'ambition, de la cupidité, et des conspirateurs; ceux-ci n'ont donc eu tant de sectateurs de leur dogme impie, que par le nombre de ceux qui contractent un trop fatal penchant aux passions les plus viles parce qu'ils ne voyent qu'eux seuls au milieu de la société. Oui: sans eux, les infâmes auteurs du fédéralisme, reduits tout d'un coup à leur nudité, n'auroient pu que dévorer en eux-mêmes, leurs conceptions désastreuses.

Le crime, il est vrai, n'a pas triomphé;

ils ont subi leur juste châtiment sous le glaive de la loi, mais que de maux eussent été épargnés à la République, dont le sein a été déchiré par ces monstres, s'ils n'avoient pas pu entraîner dans leurs infames complots tant d'ambitieux, tant d'intriguans, tant d'égoïstes, qui, accoutumés à ne considérer qu'eux sur le sol qui les nourrit, ne peuvent ouvrir leurs ames au grand bienfait de la régénération, ni plier leur orgueil à l'égalité qui appartient à tous, sous le regime de la loi, formée par la volonté générale.

Ah! si au jour mémorable du 22 septembre où le peuple souverain s'est constitué en République, tous les cœurs se fussent ouverts à l'amour ardent de la Patrie, en reconnoissant tous, qu'enfin la révolution nous en donnoit une, après tant de siècles d'avilissement et d'esclavage, certes, elles n'auroient pas pu se former, se rallier avec les chefs, ces cohortes d'égoïstes abusées par les grands conspirateurs: ceux-ci étoient trop pervers sans-doute, pour renoncer à leurs infames dessins, pour connoître les remors; mais du moins, rencontrant des difficultés insurmontables, dès leurs premiers éssais pour ourdir leurs trames, que de malheureuses victimes eussent été

épargnées! ces machinateurs confondus et désespérés, eussent été promptement leurs propres bourreaux.

Que dirai-je, d'autres genres d'égoïsme, non-moins funestes à l'harmonie sociale? Que dirai-je de ces dilapidateurs hardis, qui, salariés par une Nation franche et généreuse, deviennent des monstres d'ingratitude, par l'abus de confiance le plus énorme? Parlerai-je de ceux, qui, tenant dans leurs mains avares, nos comestibles de première nécessité, saisissent le moment de détresse, pour centupler leurs trésors aux dépens de nos subsistances?

Qu'elle est donc l'ame à triple airain, qui peut de sang-froid, se livrer à de tels excès? N'en doutez pas, c'est celle de l'égoïste avide, qui, rapportant tout à lui, ne consulte que son avarice sordide, et devient insensible au malheur des autres.

Qu'il ne dise pas, que c'est un reproche injuste qu'on lui fait, de se concentrer en lui-même, et de ne vivre que pour lui; qu'il a une nombreuse famille qu'il doit pourvoir: elle le désavoue cette famille Républicaine; simple et sans faste, son bien-être sera dans l'économie, et la pratique des bonnes mœurs;

combien d'égoïstes au-surplus, sont des célibataires.

Ainsi, mes Concitoyens, vous les voyez les écueils funestes qui environnent l'égoïste. Le moins coupable est celui qui végète dans une apathie continuelle pour le bonheur commun. Mais si d'autres passions déréglées se joignent à son insoussiance ; alors il offre comme de lui-même, et contre lui, toutes les voies à la séduction, pour achever de le corrompre, et l'entraîner dans l'abîme.

Pour nous, resserrons de plus en plus nos liens fraternels; ces liens conservateurs du faisceau de la République une et indivisible; qu'ils soient inséparables et indestructibles comme elle. Nous voyons avec attendrissement dans nos fêtes civiques, le ruban tricolor environner la Convention Nationale dans sa marche majestueuse, comme le signe du courage intrépide avec lequel à l'unisson elle travaille pour le salut de la Patrie.

Eh bien! nous, par notre union, par notre amour pour l'Égalité et la Liberté, par notre soumission à la Loi, notre attachement inviolable à nos fidèles Législateurs; faisons en sorte qu'on puisse dire, non métaphoriquement, mais en réalité, mais comme une

justice à rendre à tout le Peuple Français; que les Représentans et les représentés ne font qu'un tout, qu'embrasse dans sa vaste enceinte l'emblême consacrée par la Révolution.

J'ai dit en commençant, CITOYENS, qu'il ne suffisoit pas pour répondre à cette qualité reçue dans notre baptême civique, d'ouvrir son cœur aux sentimens de sociabilité et d'affection pour nos frères; j'ai dit, qu'il falloit aussi se pénétrer de ses devoirs, de ses obligations envers la Patrie.

Ici n'attendez pas de moi, de grands tableaux; il faut David pour les peindre; il faut Robespierre pour les beaux développemens des principes et des devoirs qui en dérivent; pour moi, je ne puis, CITOYENS, qu'esquisser cette partie vaste et sublime; n'entreprenant pas au-dessus de mes forces, je me bornerai à quelques observations rapides sur ce que je crois de plus essentiel à cet égard: heureux, si je n'abuse pas trop de votre patience.

La Patrie est tout pour le vrai Républicain; il est à elle sans réserve: l'enthousiasme le plus vif le transporte à la vue

du bonheur de la servir. Mais qu'elle est la meilleure préparation, celle qui puisse le mieux disposer à remplir ses devoirs envers elle? Je le dis avec confiance, CITOYENS, il faut commencer par être exact observateur de ses devoirs intérieurs, et domestiques. Il faut être bon parent, bon père, bon fils, fidèle époux; il faut par principe et par goût, pratiquer constament toutes les vertus privées; c'est ainsi que l'ame se façonnera aux vertus générales, et républicaines.

Considérons aussi l'heureuse influence qu'obtiendra le bon exemple du respectable père de famille environné de ses enfans, je l'entends leur dire, dans les épanchemens de sa tendresse; mes amis, je vous vois croître sous les plus favorables auspices; ma carrière s'avance, mais cette perspective me semble la prolonger; oui notre mémorable Révolution a doublé mon existence, ma pensée n'est plus captive; et comme l'aigle accoutume de bonne heure ses aiglons à fixer le soleil, je pourrai vaincre avec vous les préjugés, et fixer vos regards vers la raison et la vérité. Il est vrai, nous faisons des sacrifices momentanés,

mais nous les faisons avec joie; combien en serez vous dédomagés, en consolidant le Gouvernement le seul digne de l'homme, et sous lequel vous aurez le bonheur de vivre. Pour moi, je mourrai content, je vous laisserai Républicains.

Eh bien! je le demande, CITOYENS, les familles particulières ainsi régénérées, n'en résultera-t-il pas que la grande famille, le grand tout, seront affermis sur des bases inébranlables? ne s'élévera-t-il pas un mur impénétrable à tout intriguant, à tout ennemi du bonheur des hommes?

Tout nous invite donc à nous hâter de former nos mœurs domestiques; aimons l'ordre dans nos affaires propres, observons la fidélité la plus scrupuleuse dans nos engagemens; qu'une parole donnée et reçue par la probité, soit aussi irréfragable que les actes les plus authentiques; enfin ayons tous une conduite honnête, modeste, sans affectation, toujours telle que le censeur le plus rigide ne puisse la trouver que très-exemplaire. C'est certainement de ces purs élémens que doivent infalliblement se composer l'harmonie générale, et la félicité publique.

En ce moment, CITOYENS, j'entends la

voix de la Patrie; elle appelle aux différentes places, ceux que l'amour ardent pour elle, les talens, et la vertu doivent lui désigner. A cette voix, quelle doit être l'émulation de tous ses enfans! à quels travaux, à quelles études ne doivent-ils pas se livrer, pour être capables de la servir? Mais il se présente une autre grande observation, et tout ami sincère de la Patrie va partager l'intime satisfaction que je ressens, en la faisant avec vous; c'est que la vue de la Patrie, le vif desir de la servir, vont être un motif universel et tout-puissant pour faire embrasser les voies de la sagesse, et de la plus incorruptible probité: d'ailleurs l'austère Républicain sera sans doute bien déterminé à ne jamais donner son suffrage à l'homme vicieux, quelque grand talent qu'il puisse avoir.

Pourroit-il jamais oublier la Loi même qui le lui commande dans l'immortelle déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen, proclamée en présence de l'Etre Suprême, cette déclaration, l'abrégé des lois de la nature? Or, je lis l'article V de cette Déclaration des Droits; « il » veut que tous les Citoyens soient également admis aux emplois publics; les » Peuples libres ne connoissent d'autres

» motifs de préférence dans leurs élections,
» que les vertus, et les talents ». Jeunesse intéressante, l'espoir de la Patrie, déja ces paroles sacrées sont gravées dans votre mémoire; insensiblement et avec les progrès de l'intelligence, le sens profond de ces grandes maximes se gravera dans vos cœurs; elles vous feront abhorrer le vice, elles vous garantiront d'une foule d'erreurs dissipées par le flambeau de la raison.

Mais reprenons le texte que nous venons de citer, comme applicable dès-à-présent à tous ceux à qui la carrière est ouverte toute entière, pour l'admission aux emplois publics.

Oui, Citoyens, elle est ouverte à tous cette carrière honorable; nos législateurs ont voulu d'abord faire un grand acte de justice; ils n'ont plus attaché l'exercice des autorités constituées, soit au hazard de la naissance et aux chimères d'une caste qu'on ne doit plus nommer, soit à une vénalité honteuse, introduite sous d'anciens tyrans, digne invention du fisc, et de ceux qui étoient chargés de pressurer les peuples.

Mais disons tout, en bannissant du sol

de la République ces fléaux de l'ancien régime, en écartant tous ces maux, nos Législateurs ont aussi voulu le plus grand bien pour le peuple; ils n'entendent pas que l'intrigue vienne profaner l'enceinte des élections.

Vous donc qui pouvez en être l'objet, n'avancez qu'avec une conscience qui vous dise que vous n'êtes pas des téméraires; n'avancez, que si vous pouvez croire sans orgueil que le poste qui vous est offert n'est pas au-dessus de vos forces.

Quant à ces Janus modernes, ces êtres à double visage plus dangereux que les aristocrates déclarés; s'ils osoient se présenter encore avec une popularité affectée, et hypocrite, se seroit envain: le peuple à présent instruit et clair-voyant, ne s'y trompera plus, il les a démasqués.

Et d'ailleurs n'est-elle pas toujours là pour ce Peuple si digne d'avoir des défenseurs intrépides et infatigables; si digne par la bonté de sa cause, et comme étant le type de la souveraineté, le centre de tous les droits, n'est-elle pas toujours là cette société célèbre, que le despote Leopold, et tous les tyrans ont mis sur leur liste à

la tête de leurs ennemis; le Peuple ne l'a-t-il pas eue, et ne l'aura-t-il pas toujours pour lui, cette société, le foyer des lumières, dont les rayons se répendent de toute part, et dissipent l'ignorance et la crédulité; cette sentinelle vigilante qui déjoue tous les traîtres et toutes leurs manœuvres. S'ils ont osé s'insinuer même dans son sein, pour profaner l'air pur de la Liberté, jusques dans son sanctuaire; bientôt reconnus et dénoncés à la haine publique, ils ont été punis de leur audace sacrilège.

Après avoir rendu le tribut le plus juste de notre reconnoissance à cette société mère, pour ses grands et immortels bienfaits; qu'il soit permis de parler aussi de nos Assemblées Populaires, qui émanées de la déclaration des droits, se consacrerent à l'étude des devoirs. L'aristocratie qui abuse de tout, qui pervertit tout ce qu'elle touche, ne s'est sans doute que trop hatée de tendre des bras perfides au Peuple, et de se rendre fondatrice de plusieurs de ces sociétés naissantes. Les Patriotes n'ont pas tardé à reconnoître le piège: on se renouvelle, on s'épure, et bientôt le sol de la République sera purgé de celles dont la source aura pu être aussi impure.

Mais parmi nous-mêmes, à coté du bien, pouvoit se joindre un grand mal; c'est celui qui insensiblement auroit pu faire dégénérer en sociétés fédéralisteS nos assemblées Sectionaires et exclusives.

Une discussion grande et solemnelle vient d'ouvrir les yeux sur ce nouveau danger. Le résultat qui ne doit pas tarder à nous être annoncé vous proposera, je pense, en laissant subsister les cantonnements partiels, de rendre toutes les parties communicatives sans toucher aux localités; ainsi le gage de la confiance d'un arrondissement, seroit dans tous les autres le signe assuré d'une admission fraternelle dans leurs séances; du moins, c'est ainsi que j'ai cru comprendre le moyen saisi par l'Assemblée qui vient de s'occuper de cet important objet, pour vaincre le fédéralisme et l'intrigue jusques dans leurs derniers retranchemens.

D'après ce plan, et s'il s'adoptoit, de même que le sang circule dans nos veines pour y entretenir la vie, il y auroit entre nos Sociétés Populaires, une communication vivifiante de lumières et d'amour pour les Lois. En conservant leur enceinte particulière, elles verroient journellement dans leur sein, des sociétaires des autres Sections,

qui viendroient s'instruire eux-mêmes, ou instruire les autres. Alors aussi en se surveillant mutuellement, on forceroit enfin tous les ennemis du bien public, et l'Egoïste, et le Feuillant, et le Royaliste, s'il peut en être encore, à se replonger dans les ténèbres d'où ils sont sortis, pour ne reparoître jamais. Mais enfin, pendant que cette grande question relative aux assemblées particulières dans les sections demeure suspendue; soyez, CITOYENS, soyez bien sur vos gardes, pour qu'au millieu de vos séances civiques, il ne se rencontre pas de ces hommes audacieux qui ne tendent qu'à la ruine de la Liberté.

O vous, Patriotes purs, Républicains francs et inébranlables; reportez-vous surtout aux assemblées générales de la Section, pour y soutenir l'esprit public, pour qu'on ne s'y occupe que de l'intérêt et du bonheur de tous; et vous qui pouvez avoir le temps de vous rendre aux grandes séances des amis de la Liberté et de l'Egalité, allez y puiser les lumières, allez y prendre tout le feu des principes; vous reviendrez nous échaufler de ce feu sacré, nous éclairer et nous instruire.

Je reviens, CITOYENS, au sujet principal de ce

discours, pour le terminer par une observation générale et importante; elle porte sur le droit rendu à tous d'aspirer également aux emplois publics.

Ici je le demande, quel heureux effet doit produire dans l'ame du bon Citoyen; quelle impression doit faire sur son esprit, cette égalité d'admission aux places ? Pour moi, je pense que, s'il y aspire, ce ne sera ni par des vœux de choix, ni par des vues ambitieuses. Il sait que ce n'est plus les dégrés d'autorité dans les places qu'il doit considérer, mais l'importance des devoirs qu'elles imposent. Il sait que l'écharpe, ou toute autre marque extérieure, ne sont que des signes distinctifs des différentes fonctions publiques, pendant qu'elles sont exercées; mais ce qu'il sait surtout, c'est que tous les postes sont honnorés par une commune et superbe origine.... la nomination du Peuple!

La nomination du Peuple! voila donc ce que tous ses agens doivent avoir sans-cesse devant les yeux; c'est ce suffrage si flatteur qui entretiendra dans leur ame le feu sacré du patriotisme, qui devouera toutes leurs facultés, leurs veilles et le zèle le plus infatigable au service de la Nation.

Loin de nous, tous les anciens préstiges

des gens en place, soit qu'ils s'environnassent de pédantisme pris pour dignité, soit qu'ils prissent de grands airs imposans, ou plutôt imposteurs, soit enfin qu'ils cherchassent à éblouir par le faste et le luxe. Le Républicain fonctionnaire, est simple, appliqué, juste; il s'environnera d'une incorruptibilité à toute épreuve et de toutes les vertus morales qui sont de l'essence de l'homme public digne de l'être.

CITOYENS, admirez avec moi, combien de prosélites acquerront à la vertu et aux mœurs, les sages dispositions de la Loi. Dans l'ancien désordre où nous vivions, toutes les voies étoient perverties, et conduisoient à tous les vices; dans le nouvel ordre de choses notre propre intérêt nous invitera à la vertu. Ainsi la Loi a voulu que toutes les autorités fussent temporaires; elle a voulu que tout fonctionnaire estimable, put être réélu.

Non: il n'étoit pas possible de rien combiner de plus propre à attirer vers le bien, et à réprimer tout despotisme d'autorité. rien de plus efficace pour donner au corps politique, la complexion la plus robuste et la plus saine: ajoutons enfin à ces puissans

ressorts, le premier de tous, la qualité de Citoyen; en inspirant du respect pour les autres, elle portera nécessairement à se respecter soi-même, ce qui ne peut être qu'en étant probe et vertueux.

Le tems n'est donc pas loin où la vertu environnée de séctateurs, sera triomphante: alors le vice dépourvu d'apologistes, sera repoussé dans ses honteux repaires, comme les nuages obscurs sont chassés de l'horison par l'éclat d'un beau jour.

O ma chere Patrie! O République! ouvrage de la Divinité, si elle pouvoit être terrestre, l'Etre Suprême te voit sans doute avec complaisance: O toi! le Temple de la Liberté, liée essentiellement à la vertu; toi qui d'une main ferme, tiens le niveau de l'Egalité, qui entretiendra le respect réciproque des Citoyens pour les droits de tous. O toi enfin! la fidèle dépositaire de la souveraineté du Peuple, toujours soutenue et vivifiée par les mœurs, la justice et la probité générale. reçois nos vœux, nos hommages et nos sermens. Vive la Convention qui veille sans-cesse sur nos destinées: vive la Montagne: vive la République.

De l'Imprimerie de la Section de la Fraternité.